

à ses agents de rester immobiles dans l'escalier, quo n'éclairait nulle lumière, le commissaire sonna bruyamment.

“ Les coupables étaient encore sur pied. La mort de Mme Perrier, qui ne datait pas d'une heure, les avait tenus éveillés. Il faut même supposer qu'ils devaient s'enfuir dans la nuit même, car, pour n'être pas surveillés, ils avaient pris le soin d'écarter de l'appartement celui de leurs domestiques qui, n'ayant pas de chambre dans les mansardes de la maison, couchait habituellement dans une petite pièce, voisine de l'antichambre.

“ Au bruit de la sonnette, on vint à la porte et une voix... qu'on a reconnue plus tard pour être celle de la Cardoze... s'informa du motif qui faisait sonner à ce moment avancé de la nuit. En même temps que cette question, le bruit étouffé des pas d'une autre personne s'approchant aussi de la porte, fut entendu par le commissaire qui pensa que Perrier était doucement arrivé se joindre à sa complice.

“ Sur la réponse qui fut faite qu'on venait chercher le docteur pour un malade en danger de mort, la Cardoze, toujours sans ouvrir, annonça que Perrier, depuis plusieurs années, n'exerçait plus sa profession et elle donna l'adresse d'un médecin du quartier.

“ Cette première ruse n'ayant pas réussi, le commissaire, après avoir remercié, feignit de s'éloigner. Il comptait qu'en l'entendant redescendre, les deux coupables quitteraient la porte pour regagner le fond de l'appartement et, alors, qu'on ferait crocheter la serrure par le serrurier qui avait été amené. Si le commissaire, au lieu de déclinier son titre et de sommer d'ouvrir, voulait employer ce moyen, c'est parce qu'il tenait à prendre les coupables avant que Perrier eût le temps de faire usage d'un des poisons qu'il possédait.

“ Un malencontreux accident rendit ce projet impossible et fit deviner la vérité aux criminels. En voulant redescendre l'escalier pour que le bruit de ses pas trompât ceux qui écoutaient, le commissaire, au milieu de l'obscurité, heurta le serrurier qui, trébuchant, laissa échapper sa trousse à outils. Le cliquetis de ferrailles fut significatif pour la femme Cardoze, car, aussitôt, bien qu'elle eût baissé la voix, on l'entendit qui disait au docteur :

“—C'est la police.

“ Désespérant donc de les surprendre, le magistrat leur fit alors sommation de le laisser entrer. Au lieu de répondre, ils s'étaient précipitamment éloignés de la porte pour rentrer dans l'appartement. Les agents en faction sur le quai et ceux de planton dans la cour de la maison ont déposé les avoir vus, de l'un comme de l'autre côté, ouvrir les fenêtres pour s'assurer si la demeure était cernée. Pendant qu'ils cherchaient quelque moyen de fuir, on soiait un panneau de la porte d'entrée, trop solide et surtout trop bien verrouillée pour pouvoir être enfoncée.

“ Quand enfin on pénétra dans l'antichambre, l'aide du serrurier fut encore nécessaire. Se voyant dans l'impossibilité de s'évader, les deux coupables s'étaient réfugiés dans la dernière pièce du fond et, derrière eux, ils avaient fermé et barricadé toutes les portes. A forcer ces obstacles on perdit un temps précieux et vingt minutes s'étaient écoulées quand tomba la dernière porte qui séparait des misérables.

“ En mettant le pied dans cette pièce, le commissaire vit la femme Cardoze étendue morte près de Perrier, lequel venait de vider un petit flacon.

“—Je vous brûle la politesse, messieurs de la police ! balbutia-t-il.

“ Puis, aussitôt, il tomba raide sur le parquet, tenant encore entre ses doigts crispés la fiole dont le contenu l'avait tué.

“ On courut aussitôt chercher ce même médecin dont, une demi-heure auparavant, la Cardoze avait indiqué l'adresse. Si épressé qu'il eût été à se rendre à l'appel, ce docteur, qui avait quitté son lit, n'arriva que plus d'un quart d'heure après. Au seul odorat, il reconnut que le flacon, qui exhalait une forte odeur de fleur de pêcher, avait contenu de l'acide cyanhydrique, le plus foudroyant de tous les toxiques connus.

“ Contre ce poison, le chloro peut servir d'antidote, mais à la condition d'être immédiatement employé. Malheureusement, le retard qu'avait mis le médecin à venir et le nouveau temps qu'on perdit à se procurer ce chloro à la plus prochaine pharmacie rendirent nul l'essai qu'on en tenta sur Perrier. S'il était trop tard pour lui qui avait, le dernier, avalé le poison, il l'était à plus forte raison pour la Cardoze, dont l'empoisonnement avait précédé de quelques minutes celui de son complice. On n'en fit pas moins tout ce qu'il était possible pour la rappeler à la vie. C'est en donnant à cette femme des soins, demeurés inutiles, qu'on trouva dans sa main, pressée sur ses lèvres, un portrait-miniature qui a été reconnu pour être celui de Mme Léontine de Jozères. Le dernier souffle de la Cardoze s'était exhalé en un baiser sur ce portrait.”

A la suite d'insignifiants détails de procès-verbaux dressés à ce sujet, le rapport ajoutait :

“ Trois jours s'étaient écoulés depuis ces événements et nous pensions que Mme d'Armangis avait passé la frontière, quand nous avons appris son sort par la relation des agents qui, dès la première heure, s'étaient attachés à sa poursuite et avaient découvert une piste qui ne les a conduits qu'à constater un troisième suicide.

“ Convaincus que la fugitive, qui ne s'était pas servie de sa propre voiture pour s'enfuir de Paris, n'avait osé s'aventurer en aucun des bureaux de messageries où elle devait se savoir guettée, ces agents supposèrent qu'elle avait dû aller attendre une diligence quelconque à quelques lieues de la capitale et que, pour se rendre sur ce point éloigné, elle s'était fait conduire en fiacre.

“ Leur enquête parmi les propriétaires de numéros de fiacres fit bientôt trouver un cocher qui déclara que, dans la dite nuit, il avait mené une dame au village de Clichy sous Bois. Par malheur, ce renseignement s'était fait attendre deux jours, car le cocher avait regut de cette voyageuse un généreux pourboire qu'il avait dépensé en libations, et pendant quarante-huit heures, il ne s'était pas dégrisé.

“ Trois heures après cette déclaration, les poursuivants arrivaient au village. Nul des habitants n'avait vu la dame, sauf un paysan et sa fille qui, aux questions qu'on leur adressa, pensèrent qu'il devait s'agir d'une personne enfermée depuis deux jours dans une maison isolée à l'entrée du village.

“ Quand ils espéraient de la prendre vivante, les agents se trouvèrent en présence du cadavre de Mme d'Armangis, morte par asphyxie. Ce suicide avait pour motif un désespoir d'amour, ainsi que le prouve une lettre qu'on a retirée des mains de la morte. C'est un écrit signé de Paul Avril qui, en deux lignes pleines de mépris, repoussant des avances que Mme d'Armangis avait sans doute faites, lui répond qu'il préfère la mort à son amour.

“ Ce jeune homme a tenu parole, car, hier matin, le concubier de la maison qu'il habitait rue de la Victoire, est venu